

Vitres Extraits

Andrea Moorhead

Number 8, Winter 2005

Politique et littérature : les mots, petits ou grands

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moorhead, A. (2005). Vitres : extraits. *Contre-jour*, (8), 39–44.

Vitres

(extraits)

Andrea Moorhead

Du silence. Un instant sans bords. On n'attend rien. La filature mince des objets qu'on ne voit plus ou qu'on évite de rencontrer sans déplacer quoi que ce soit. Anonyme ? Ou sans carrefour ? Le chemin est clair ; la poussière n'a pas de traces. Aucun sédiment ; aucun remuement. Rien n'a été troublé.

Ces miroirs parfaits ou reflets sans formes ne durent qu'un instant. Troublés, nous les oublions. Les décharges du cerveau expliquent presque toutes les lacunes. La lumière est si mince que les fissures ne tremblent plus.

*

Aucun symbole. La pensée devient voile d'avril, écran délicat, le premier matin après la dureté de la lune des sèves, moment précis, difficile. Les érables se préparent ; les mains encore vides, nous poursuivons leur ombre ; la rivière gelée mais instable. Des ailes. De petites plumes presque sans couleur. Nous voyageons par la surface. Les eaux noires ne nous attendent plus.

*

L'approfondissement de l'herbe ou de la couleur verte. Un pas hésitant dans une direction inconnue. Ce n'est pas le mystère qui attire. C'est plutôt la certitude qui hante.

*

Une série de fenêtres photographiées de près. Chaque cliché a sa propre géographie. Le bâtiment, le cadre. La pression atmosphérique, la présence du granit ou du sable. La couleur du jour ou celle de la nuit. Tout ce qui rend stable. Ne parlons pas de l'éphémère.

*

La présence d'une plénitude inouïe. Une forme du jour sans suite. Nous nous promenons légèrement, les pas au ciel, la tête tournée vers l'azur. Tout ce qui est impossible marque notre chemin.

Le crépuscule est délicat ce soir. Il vient de loin. L'odeur des violettes blanches, l'odeur des herbes mouillées. Tout ce qui est fragile nous accompagne.

*

Les champs de neige ont des reflets que les nuits d'été ne connaissent pas, une surface parfois terne, parfois radieuse qui accepte le passage d'un renard solitaire aussi bien que celui d'un oiseau migrateur.

*

L'écorce terrestre après l'hiver. C'est-à-dire avant le printemps et les mythes de la fertilité. Cette écorce encore nue. Tous les systèmes visibles sous la lumière crue.

*

Il n'y a pas de symboles. Tu es encore sur la planète. Comme un moment lié aux autres. Lent, méticuleux, précis sans être scientifique ou froid. La précision de la chaleur. Présente, intense et puis, sans passé. La mémoire comme organe de lumière qui partage les cycles du jour et de la nuit. Organe planétaire dont les récepteurs sont partout.

Comme un point de repère établi par l'œil afin de ne pas se tromper de distance, de ne pas s'égarer au crépuscule ou au moment de se séparer de l'aube.

*

Des plantes sous la croûte de glace se souviennent de la pluie. Leurs racines refusent l'immobilité imposée par le froid. Elles se promènent la nuit très près de la surface. Des lignes minces le lendemain matin ne révèlent rien de leurs errances.

Ici et là l'empreinte des ailes. Le bout blanc ou gris, pointu, dur, obstiné. La surface a des trous de lumière... renversé le vieil arbre dont les feuilles brûlent sans arrêt.

L'image est au point mais on ne la comprend plus.

*

Le chemin a disparu. Il n'est plus. Comment le rejoindre ? Comment l'apercevoir ? Comment comprendre que tout a changé ?

Il y a des mélèzes laricins partout. Les bouleaux, les épinettes blanches, les sapins baumiers, les peupliers faux-trembles près du Cap. En hiver les tourbières restent sous la grande lumière du vent. Les mélèzes attendent ; leurs aiguilles sur les feuilles froides du thé du labrador. Rien ne dort. Tout circule lentement. L'apparition des étoiles est moins mystérieuse ici. Tout semble inévitable. Même des étoiles filantes.

*

Cette lumière que j'ai longtemps veillée en toi n'existe plus. La chair est cendre, eau, air. Il n'y a pas de son. Le soleil voltige. Il va d'arbre en arbre tel un oiseau tôt le matin.

Il n'y a plus de discussion. Les anciens repères retrouvent leur forme ordinaire. Le langage redevient autre.

Syllabe intime, la bouche crache des flammes.

*

Des piliers restent — blocs de pierre, statues, têtes abandonnées dans la jungle, de grosses jambes en Asie, des bras très minces près de l'étoile polaire — tout bouge, se défait, s'accumule —

Des piliers sous la pluie — de grands yeux qui voient tout, des dos illuminés, des doigts (fragments de paille encore jaunes, gouttes de neige fondue) — tout ce qui reste de la terre, de ses forges anciennes.

*

Tout semble loin.

Les pommiers ne sont pas en fleurs. Il n'y a pas d'abeilles. Le ciel est dur et la neige est croûtée. Toute méditation évite le présent. Elle prévoit l'avenir. Elle refoule ou suce le passé. La distance entre le cercueil et la tête du trou est énorme. Le vent d'avril nous apporte encore de la douleur. Comment peser le granit que nous avons enlevé de cette boue gelée ? De cette croûte terrestre d'où vient le vert, le blanc, le silence qui nous entoure. La certitude des fleurs pèse peu.

*

Des constantes. Comme la douleur. L'incertitude. La perte.

La forêt continue lentement. Une jeune forêt de conifères dont les épinettes blanches et les sapins baumiers dorment sous une neige inusable. Même en été les ailes de la forêt luisent d'une blancheur fragile, même sous l'égide de juillet, noire et tremblante, souveraine et sauvagement blanche, la forêt disparaît, se déplace, se met légèrement à côté des orages, se souvient du givre sans rien révéler de l'immobilité au fond du jour.

*

Très tôt le matin, comme Antigone. Les premiers mouvements, les premières lueurs. L'atmosphère encore très liquide, hautaine, étrange.

Ce qu'on voit n'a vraiment pas de nom. Des mouvements. Des remuements. Des lavis. Tout est haut ou bas. Il n'y a que notre figure au niveau ordinaire.

*

Un soir tu as regardé la rivière Magog d'un petit pont de Sherbrooke. Tu m'as parlé des suicidés qui se sont jetés de ce petit pont malpropre et bien ordinaire. Fascinée par ce regard obstiné. Le petit restaurant arabe à quelques pas. Mourir sous le regard des Arabes étonnés.

*

Il n'y a pas de splendeur archétype. Les eaux restent sauvages, froides, au-dessus du langage. Tu t'éloignais inévitablement. Ta pensée suivait des pistes qui m'étaient étrangères. On continue malgré l'impossibilité de comprendre. On n'attend plus. Chaque geste se lie au prochain sans toucher à l'avenir. Un jour tu m'as dit que tu ne pensais à rien, que tu ne voyais que le vide, que tu vivais sans peur, sans espoir, soutenu par une force inconnue.

Tu m'avais dit que je t'oublierais, que ce serait inévitable, comme ta mort, comme mon absence. Je regardais l'herbe brune par la fenêtre étroite de ta chambre, mon souffle suspendu, figé à une distance incalculable entre ton regard et la vitre que tu n'aurais jamais traversée.